

Alençon, le 17 novembre 2010

Cet exposé a fait l'objet de débats et d'interventions au cours de son déroulement même .Il s'en est trouvé, de ce fait, raccourci dans sa longueur primitive. Malgré le grand intérêt de l'ensemble des interventions, je ne peux en rendre compte faute d'enregistrement .Je fais donc ici état d'une seule .Elle est en bleu dans le texte. Ce qui est en vert à la fin n'a pas été dit tel quel et le dernier paragraphe avait quasiment été introduit par un participant.

Par ailleurs pour un lecteur qui voudrait suivre cet exposé et avoir une petite chance d'y comprendre un petit quelque chose il est recommandé d'avoir sous les yeux l'ensemble des discours qui se trouvent reproduit à la fin du texte .Il est difficile par écrit de montrer du doigt ce dont je parle et les déplacements qui ont lieu !

Le troisième enfant de Médée.

Il y a des rencontres qui changent le cours des choses, tel que nous avons imaginé qu'elles se dérouleraient. Certaines peuvent être très éprouvantes mais à consentir au dérangement qu'elles provoquent cela peut être enrichissant et permettre des avancées. La rencontre que j'ai faite d'Imre Kertesz, au travers de ses textes, sera pour moi une de celles ci. Sans elle, sans doute, la teneur et la tonalité de ce que je vous aurai raconté cette année aurait-elle été très différente. Sans elle, sans doute, le poids d'un réel traumatique y aurait-il été moins présent, moins palpable, moins dérangeant. Sans elle, sans doute...mais une vraie rencontre ne se calcule pas, on ne peut prédire son émergence qui fait surprise et vient bousculer la tranquillité dans laquelle on tente, toujours en vain, de s'installer à l'ombre de l'Autre du langage supposé pouvoir répondre de tout .Dans une vraie rencontre il y a toujours un bout de réel qui pointe le bout de son nez qui dément la complétude supposé du langage. Le problème est que l'on peut se laisser fasciner par ce réel, se laisser « figer » par lui, c'est le signifiant que j'ai avancé la dernière fois pour moi-même .Pour sortir de cette fascination il reste les mots pour tenter de cerner le réel en question pour ne pas y disparaître comme sujet mais pouvoir s'y reconnaître comme sujet d'un non-savoir.

Entre une tragédie écrite par un auteur il y a 2500 ans, mettant en scène des personnages dans un contexte social semi mythologique et ce sur quoi s'appuie Kertesz pour écrire, le poids du

réel mis en jeu n'est pas le même. Il est tamponné par la dimension de la fiction dans *Médée* pas chez Kertesz qui tente cependant à travers son écriture de rendre, cinquante ans après, « *aux allemands sous forme d'art* » ce qu'il appelle « *le mythe d'Auschwitz* » (article du Monde des livres du 15 oct. 2010). Mais pour les personnes de la génération d'après guerre dont je suis, ce dont parle il parle est un fait qui est la toile de fond sur laquelle se sont inscrites nos vies venues au monde, pas du théâtre, pas un mythe. Commence-t-il à le devenir pour les générations qui nous suivent ? Tout le réel en jeu peut-il passer au symbolique ? Je n'en suis pas si sûre même si c'est la visée de Kertesz, me semble-t-il. Quoiqu'il en soit, le moins que l'on puisse dire, c'est que l'aisance pour en discourir ne fut pas la même pour nos parents qu'elle l'est maintenant et j'étais loin d'être minaudes quand j'ai entendu murmurer « juif » associé à « Auschwitz » pour la première fois dans mon existence, alors que de la guerre il en était, depuis toujours, question, la faisant, dans mon imaginaire d'enfant, une épopée mythique dont mes proches étaient les héros. Ce temps pour dire Auschwitz fut sans doute le temps nécessaire à la génération de nos parents pour sortir de la fascination. Elle les a rendu muets pour ma génération sur la question du génocide des juifs perpétré par les nazis pendant un bon bout de temps. Quand je dis fascination cela peut choquer car cela supposerait une certaine complaisance ce qui n'est absolument pas le cas, du moins pour le plus grand nombre. La fascination signe la mise en jeu d'une jouissance en lien avec l'émergence d'un réel dont le sujet ne peut pas se décoller et qui le rend muet voire le fait disparaître, que l'événement qui la provoque soit par ailleurs jugé dans l'après coup bon ou mauvais. A chacun son temps, pour moi c'est avec Kertesz, qui est à peine plus jeune que le serait mon père, que je me suis rendu compte de ce silence et c'est, sans aucun doute, cette proximité de l'âge que j'ai faite qui a provoqué la prise de conscience de ce silence dont finalement je ne m'étais jamais rendu compte. Le tout bien informée sur la question que j'ai pu devenir après, comme tout un chacun, mettait finalement un voile sur ce silence d'origine de l'ensemble de ceux qui constituait mon monde de petite fille, toujours pris qu'ils étaient dans la fascination d'un réel dont il leur a fallu du temps pour se dégager de la jouissance qui était la leur et pas la mienne, en commençant à en parler et j'ajouterai seulement du bout des lèvres si le cinéma et la littérature n'avait ouvert la brèche. Mais cette jouissance a fondé, sans aucun doute, un certain rapport au monde de la génération de ceux qui sont alors devenus nos parents, nos éducateurs voire nos prédicateurs dont j'ai pâti et avec moi la génération des enfants du baby boom, entraînant pour elle un point de forclusion dans la culture dans laquelle elle a été élevée. Si la culture est ce qui se transmet par les voies du langage, l'holocauste ne nous fut pas transmis, il est resté réel, impossible à dire, ce qui veut dire qu'il

n'est pas une culture mais la toile de fond qui a déterminé le mode de transmission de la culture. On pourrait dire aussi que c'est le mur contre lequel s'est appuyée la transmission de la culture qui est la notre mais qui va à son encontre. Mur contre lequel elle s'appuie et contre lequel elle se cogne. Ce mur sur laquelle rien pour nous ne fut écrit et sur lequel nous avons écrit notre histoire, est en quelque sorte ce qui constitue le lieu du refoulement originaire qui a donné naissance à la génération que nous sommes, mur qui sera nommé « *Auschwitz* » de façon générique dans l'après coup. La visée de Kertesz est de lever ce qui a fait pour nous culturellement refoulement originaire, d'annuler sa fonction, de faire s'écrouler le mur et de ce fait faire disparaître l'histoire de ma génération. C'est sans doute là qu'il nous déstabilise, qu'il m'a déstabilisé à sa lecture dans un premier temps. D'une certaine façon il voudrait nous faire savoir le secret de la jouissance de ceux dont nous nous originons, ce qui n'est pas possible mais à cet impossible il ne consent pas. Il voudrait faire du non-savoir, qui a présidé à la naissance des sujets qui sont mes contemporains, un savoir en levant ce refoulement originaire, en posant l'holocauste comme culture, ce contre quoi je me suis élevée la dernière fois.

Je crois qu'en écrivant ceci j'amène de l'eau au moulin de la thèse de Pierre Bruno et Marie-Jean Sauret qui l'ont posé sous forme de question lors des « Assises sur le savoir du psychanalyste » organisée par l'apjl en février 2010 : n'y a-t-il pas toujours un point de forclusion y compris dans la névrose ? (page 10 du rapport). Ce dont je viens de vous entretenir et qui n'était pas prévu sous cette forme au programme, en serait le paradigme, si elle est de structure pour tout sujet... à suivre.

(Ce point a été l'objet d'un débat et soulevé des interrogations, qui furent aussi les miennes au départ, puisque la seule forclusion mise en avant dans nombre d'enseignements est celle du NDP dans la psychose).

Ce dont j'ai commencé à vous dessiner les contours la dernière fois, c'est que la logique structurelle du meurtre de ses enfants par Médée et celle du meurtre dont c'est rendu complice l'occident de nombre de ses enfants, est la même. En dernier ressort on pourrait dire qu'Hitler fut, à sa façon, une incarnation de Médée et que Kertesz serait le troisième des enfants de Médée, l'un qui n'existe pas dans l'histoire, l'un qui aurait échappé au massacre, ce qui est en soi une thèse. Thèse dont les prolongements ouvrent la question de savoir si finalement nous ne serions pas tous ce troisième enfant de Médée, ce qui serait en somme la thèse de Kertesz. Elle n'est pas tout à fait la mienne même si chez tout un chacun la thèse de Kertesz a des résonances d'où le grand intérêt dont il est l'objet aujourd'hui. Elle

n'est pas non plus celle de la psychanalyse lacanienne qui consiste à resituer la fonction du père qui permet de se dégager de cette place mortifère et de ne pas sombrer dans le sans issu où cette position nous entraîne qui nous propulserait dans une néantisation de l'histoire, de notre histoire.

Ma rencontre avec Kertesz a donc bousculé un certain ordonnancement de ce que j'avais l'idée de vous dire et d'une certaine façon je commence par la fin en attaquant directement par le commentaire des registres des passions et des discours dont elles se soutiennent dont je tente de cette façon de fonder l'écriture que j'en ai donnée, à la lumière de clignotants que cette rencontre me permet de faire. Cette écriture ne m'a pas demandé une inventivité débordante, je me suis simplement servi de Lacan et de l'écriture du discours capitaliste en l'élargissant au trois autres discours. C'est un article de Pierre Bruno (« L'anti-capitalisme féminin » paru dans *Hétérité*, revue de l'internationale des forums du champ lacanien, n°1, mai 2001 et qui figure dans son ouvrage *La passe*, presses universitaires du Mirail, oct. 2003) qui est venu à mon secours d'une part pour me le faire connaître et d'autre part pour me le mettre en main. Il m'a permis d'ordonner un peu mieux mes « bouinages », comme on dit chez nous, avec les 4 discours en ce qui concerne la psychose et allait dans un sens de leur donner un éclairage qui était loin de les rendre caduc, me semble-t-il. Ce que j'en fais donc m'appartient, catholique ou pas, ce n'est pas vraiment mon problème et ne le fut sans doute jamais, le tout étant de se servir de sa structure d'une façon qui ne soit pas stérile. Avec ces outils j'essaie d'avancer pour transmettre. Donc qu'importe le dérangement de l'ordonnancement que j'avais prévu et continuons encore dans un aller et retour entre Médée et Kertesz.

Dans l'un des argumentaires de Médée qui la pousse à vouloir tuer ses enfants il y a celui là : ils n'ont aucun avenir enviable, du moins pas celui qu'elle avait décidé pour eux en fonction de ses ambitions et de ses intérêts à elle. Elle avait écrit à l'avance pour eux ce que devait être leur mission, leur destin sur terre, ce pour quoi elle les avait mis au monde.

Alors qu'elle s'apprête à envoyer ses enfants avec la parure mortelle pour sa rivale, première partie de son plan diabolique, elle argumente :(page 42)

« Moi sur un sol étranger je m'en irai comme une fugitive avant d'avoir pu recevoir vos soins, reposer mes yeux sur votre bonheur, vous procurer des épouses, préparer votre lit conjugal et tenir bien haut le flambeau de vos noces ! Hélas ! J'aurai été victime de mon

amour propre forcené ! C'est donc pour rien, mes petits, que je vous ai nourris et fais grandir, pour rien que j'ai peiné, que je me suis usée, que j'ai enduré si âpres douleurs en vous mettant au monde ! Ah ! Naguère, j'en porte témoignage du fond de mon malheur je faisais reposer sur vous tant d'espérances ! Pour ma vieillesse que vous nourririez, pour ma mort que vos mains honorerait de dignes obsèques ... (plus loin, elle se questionne) j'emmènerai ses enfants loin d'ici ils sont à moi...Même s'ils restent en vie loin de moi, ne serais tu pas satisfaites ? Mais non j'en atteste les génies infernaux, les vengeurs d'outre-tombe, il ne sera pas dit, jamais, que moi, à mes ennemis livrerai mes propres enfants pour qu'ils subissent leurs représailles ...»

Le texte parle de lui-même. Que sont ses enfants pour elle ? Ils sont des objets conçus pour sa seule jouissance, dans ce registre ils sont à elle. Leur mission était de répondre à sa demande. Pas l'ombre d'une place pour ces enfants comme sujets désirants dans ce programme dont rien, par ailleurs, ne les différencie l'un de l'autre dans ce à quoi elle les destinait.

Après la trahison de Jason elle est sûre, aussi, que leur nouveau destin est celui de ne plus en avoir, ce qui les condamnerait à n'être que des parias, des exclus. Etrangers errant sans place où se loger dans le monde qui les a vus naître dirait Kertész à la suite de Camus. Destitué de fait Jason de sa position de père d'une part, elle les pose, d'autre part, comme radicalement incapables de faire face à la nouvelle vie qui les attend, de trouver une solution qui leur soit propre, solution que nous appelons un symptôme en psychanalyse, redonnant à celui-ci ses lettres de noblesse. En tuant ses enfants Médée ne leur laisse pas le choix de bricoler un symptôme pour faire avec cette absence de destin qu'elle leur suppose comme nouveau destin. Elle ne veut pas de ça pour eux parce que c'est insupportable pour elle, ne les différenciant pas d'elle-même. Pour reprendre ce dire d'une femme qui m'avait fait froid dans le dos, qui dans la même logique que Médée avait tué son enfant en se loupant elle-même, on peut dire qu'elle les suicide. « *J'ai suicidé ma fille* » avait dit cette femme, ce qui pour elle n'était pas un lapsus et qui pouvait par ailleurs dire à quel point son enfant lui manquait.

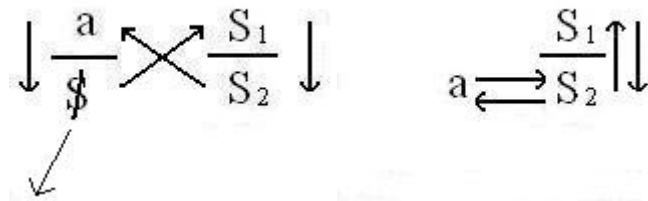
C'est par la voie de son symptôme que le sujet s'expulse de son destin, d'un destin qui serait écrit à l'avance tel qu'à un S1 correspondrait un S2 dans une réciprocité parfaite c'est à dire sans reste, $S_1 \Leftrightarrow S_2$, ce qui est connoté de l'impossible dans le discours du maître. Il s'invente un avenir à sa propre sauce à la lumière du fantasme qu'il s'est construit qui répond à son impuissance à répondre de son destin tel qu'il en a fait la lecture, qu'il l'a déchiffré. (Discours

du maître). Ici rien a déchanté par les vivants que les enfants de Médée auraient pu être, elle savait tout pour eux par avance.

Cet argumentaire de Médée permet de ranger son meurtre dans la rubrique des dits « meurtres altruistes » bien en de ça d'un acte de pure vengeance qui masque ce qui le fonde. Un meurtre altruiste consiste à tuer l'autre, identifié réellement à soi même, pour son « bien » en l'offrant en « *sacrifice à un Dieu obscur* » pour reprendre un dire de Lacan. Cet altruisme se fait à l'ombre d'un dévouement où le sujet sacrifie ses propres intérêts pour le bénéfice du sacrifié, sans lui demander son avis. D'avis il n'est pas sensé en avoir sinon à consentir au nouveau destin qui lui est assigné et qui le fait en dernier ressort être ce que Imre Kertesz appelle un « *être sans destin* », s'il échappe au sacrifice auquel il était destiné. Ici destin est à entendre, dans ce qu'il en dit, comme avenir, où avenir et destin sont ici confondus. Or si l'avenir est ce qu'on ignore radicalement et met en jeu un savoir impossible à savoir alors le destin s'en démarque d'être écrit par avance, d'être déjà su. Si c'était vrai cela donnerait une position de voyante à une mère telle que Médée ou tout autre qui saurait l'avenir à l'avance, qui met alors en œuvre le discours de la science – connaissance. Ce discours produit « *un savoir sur l'objet a* » dont l'enfant occupe ici la place (S2 → a) (Lacan, *La science et la vérité p 863 Ecrits*). Ce savoir est supposé ne pas dépendre du sujet mais est produit par le seul signifiant qui le représente qui ne le divise pas (S barré → S1) auquel il se réduit, où pour le dire autrement le sujet masqué dans ce discours trouve son maître. (S1 signifiant par lequel s'inscrit son impossible destin dans le DM n'ayant pas le savoir pour en répondre (S1/S barré)). (Ce qui caractérise les discours des passions c'est qu'on peut les faire fonctionner, les commenter, en partant, dans un discours donné, de n'importe quel terme, puisqu'ils tournent en rond, ce qui n'est pas le cas avec les autres où il faut partir du terme en bas à gauche) Mais précisons qu'il s'agit là dans ce discours, d'une voyance de théâtre, de pacotille, qui masque le sujet du désir qui est indispensable pour qu'il fonctionne mettant sur la scène dans un « acting out » l'objet a. Comme le DC c'est un discours menteur. La voyance quand elle est délirante s'inscrit dans la certitude d'un « don » tel que Médée est supposé en avoir un dans la pièce. Mais en ce qui concerne l'avenir quelle avait écrit d'avance pour ses enfants elle s'est trompée et de ce fait elle les renvoie d'où ils viennent du néant, on essaiera d'éclaircir pourquoi.

Dans le discours de la science le sujet est masqué ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en a pas, on fait juste comme si il n'y en avait pas alors que dans la voyance délirante le sujet est radicalement expulsé du discours qui ne contient alors plus que trois termes ce qui nous emmène là dans une autre dimension, celle de la psychose. Ici le signifiant S1 est un signifiant

dans le réel tel par exemple les lignes de la main ou tout autre signe qui prend valeur de signifiant sans implication subjective, pour vous fixer les idées.



J'accrole donc le signifiant science et connaissance pour ce discours qui élève au statut de pseudo voyant tout scientifique qui fait comme si il avait la certitude d'avoir un savoir sur l'objet humain dont il pourrait donc prévoir sans erreur l'avenir, le privant de la sorte d'un avenir qui lui soit propre, où il aurait son mot à dire . Ce que serait par ailleurs un psychanalyste qui aurait cette prétention d'« avoir un savoir sur l'objet...formule qu'il s'agit d'éviter » sinon à sortir du champ même de la psychanalyse nous prévient Lacan. (*La science et la vérité* dans *Ecrits* p 863)

N'est ce pas ce qu'on fait les « scientifiques » sous l'emprise du délire hitlérien , ce sur deux versants : l'un consistant à désigner comme objet à supprimer tout ce qui d'humains se réduisaient au signifiant « juif », les comptabilisant chacun comme -1 potentiel et là pas seulement potentiellement mais réellement -1, pour un très grand nombre (l'opération s'écrirait $-(+1) = -1$: juif(S1) / S2 → a) et l'autre à désigner comme l'objet à conserver tout ce qui d'humain pouvait se ranger sous le signifiant « aryen » les comptabilisant chacun comme +1 potentiel, ce qui fut le cas réellement pour des enfants allemands $(+(+1)=+1$: aryen(S1) / S2 → a) . Ils avaient la certitude d'avoir le savoir sur l'objet correspondant à l'un ou à l'autre de ces signifiants , établissant une bipolarité chez les humains dans un « ou bien ou bien » exclusif l'un de l'autre , ou bien juif ou bien aryen .Ceci était basé sur des critères de sélection dits scientifiques bien sûr objectifs ! La visée « idéologique » était celle d'une race pure, (d'un objet a) débarrassée de ses scories où l'idéologie en question vise ici la perfection de l'objet .Etre juif revenait en gros à avoir un nom juif et à être circoncit, (S2) ; objectifs sans doute comme critères, mais être juif relève peut être d'autre chose qui engage le sujet dans un choix et le divise. Même chose pour « aryen » ...couleur des yeux, taille...etc. (S2) .Le savoir relève ici d'une liste en forme de QCM où il suffit de cocher des cases pour s'assurer, sans état d'âme, si objet et savoir coïncide sans risque d'erreur possible, pas de sujet supposé au savoir ni de savoir supposé au sujet dans ce discours de la science-connaissance qui prend ici tournure de délire.

Je me disais que si Lacan n'avait pas cité la passion de la science comme passion de l'être, c'est peut-être parce que le discours dont se soutient cette passion le fait justement disparaître comme être, comme parlêtre, le masque. Lacan n'est plus là pour me donner sa réponse ! Dans ce discours le sujet n'a qu'à se taire. Donc en toute rigueur ce discours soutiendrait une passion qui met sur la scène le non-être de l'être, qui risque de faire resurgir ce par quoi le sujet vient à l'être. Ce à quoi l'hystérique s'oppose par son discours par un dire que non à ce discours redonnant au sujet toute sa chance en mettant en échec « *le discours de la science* ». Disons le tout de suite et l'ayant déjà dit je crois quand je vous ai parlé de l'Islam et de la position de l'ange Gabriel par rapport au Dieu de l'Islam, la science dont il est question ici n'est rien d'autre que ce que j'ai appelé alors « *la science maternelle* ». Le DH inscrit l'impossibilité pour le sujet qui en est l'agent d'être réduit à un signifiant(S1) rendant de ce fait caduc tout savoir(S2) sur l'objet, il y a une impuissance à avoir du savoir sur l'objet, celui-ci n'est que celui dont jouit le sujet. C'est ce que Freud s'est laissé enseigner un peu à reculons par ses belles hystériques.

Une remarque .Dans *Le savoir du Psychanalyste*(1971-72 , 2 décembre 71) auquel ici je vais faire référence , Lacan distingue « *le discours de la connaissance* » et « *le discours scientifique* » en posant le discours scientifique comme étant le discours de l'hystérique .Il y a, me semble-t-il, une ambiguïté sémantique .Ne faudrait-il pas dire discours du scientifique si on ne veut pas poser l'identité entre discours de la science et discours scientifique ?Le scientifique est un chercheur, il cherche un savoir sur l'objet mais ne l'a pas, s'il l'avait il ne le chercherait pas, ce qui le différencie du connaisseur .Un connaisseur a un savoir sur l'objet et souvent quand on parle d'un connaisseur, on confirme sa position ajoutant « *c'est un vrai connaisseur* » exprimant de ce fait que son savoir sur l'objet pourrait ne pas faire pas de doute .Ce qui fait la spécificité de l'hystérique au regard du chercheur , c'est qu'elle cherche en priant le ciel de ne pas trouver, si vous me permettez cette expression . Ceci est sa façon de maintenir le désir vivant et de contester de la sorte ce que je viens d'appeler « *la science maternelle* », la toute puissance supposée du savoir de la mère sur « *l'objet a incarné que nous sommes tous à des titres divers* » (p 34). Car c'est bien à croire qu'il y en a un savoir sur l'objet, venant de la mère, qu'on appellera « *la connaissance* », qu'elle s'y oppose. Son dire que non à celui-ci s'inscrit en faisant passer sous la barre l'objet a, elle le sort de la scène ,là où il était dans le discours de la science pour lui donner un autre lieu , « *une autre scène* »tel que Freud a nommé l'inconscient. Mais y a-t-il un savoir sur l'objet ? La réponse de Lacan est claire, non. Toujours dans ce même séminaire il dit « *Le discours de la connaissance est une métaphore sexuelle et lui donner sa conséquence, à savoir que puisqu'il n'y a pas de*

rapport sexuel il n'y a pas de connaissance non plus », ce qui demanderait, bien sûr, qu'on s'y arrête. Mais sans cette croyance de départ, un vivant humain est dans l'incapacité de se faire sujet du langage. Vous mettez ceci en lien avec le fait que la première démarche d'un petit enfant pour exister comme sujet parlant est un dire que non, un dire non à « la science maternelle », celle de sa mère, ou de celui qui occupe cette place, faut-il encore que cette possibilité lui soit offerte et qu'elle ne comporte pas trop de risque vital pour lui. C'est pour cette raison que j'ai fait figurer en premier ce discours de jouissance dans mes petits schémas. J'y reviendrai je pose juste ici des jalons.

C'est toute l'aporie de la condition humaine relevée et théorisée par Lacan, sans destin un être n'a pas plus d'avenir qui lui permettrait de se décoller de son destin, il est mort avant même d'être né et s'inscrit comme l'un qui survit par hasard, un survivant incarnant le non-être, c'est à dire l'objet a qu'il se suppose être réellement pour la jouissance de l'Autre. Il n'aura pas de symptôme car il est réellement le symptôme de celui qui l'a inscrit dans un destin auquel il n'a pas répondu, celui d'être l'objet que l'autre voulait réellement mort qui le produit comme sujet qui est vraiment représenté par un signifiant. C'est la position de l'objet dans le discours de la haine, a/s barré, position qui entraîne ce que j'ai appelé une débilité subjective S1/S2 dans ce discours. Il n'a donc pas de destin dans sa position de survivant, sinon celle qui le mène au suicide où de cette façon il réalise son destin, il fait sauter la barre entre a et S barré (S barré-- a → S1).

Face à cette constatation dans un premier temps Kertesz, qui ne choisit pas le suicide, se vit comme réellement divisé, « dualité » dit-il, où d'une part il vit, avec « dans (son) dos sous le regard d'un observateur impassible », et d'autre part comme « témoin imperturbable » (*L'holocauste comme culture* page 253). Témoin de quoi, de sa propre vie où il se balade comme un mort-vivant dans « *Le Refus* » après « être sans destin ». Pour les enfants de Médée, ils sont eux, rayés sans retour possible sur la carte de l'avenir et leur est enlevé la possibilité même de s'inscrire dans le destin qui était le leur voire de s'en décoller. Ils sont réellement le symptôme de Médée comme la foule anonyme des juifs le furent pour Hitler comme ... je vous laisse actualiser la liste.

Pour Kertesz la place d'étranger dans son propre pays et d'une façon générale dans le monde est sa réponse symptomatique. C'est sous ce signifiant qu'il s'avance dans le monde des autres tout en étant exclu de ce qui fait leur monde. S1 et a sont radicalement séparés, dans le discours de la haine qui là est à l'œuvre, où il pose une quasi équivalence entre les

signifiants « *étranger* », « *survivant des camps* » et « *juif* ». (Les juifs : les gens que l' on « *déteste encore plus depuis Auschwitz . A cause d'Auschwitz* » Le monde 15 oct.2010) .C'est particulièrement pertinent pour les petits autres que nous sommes pour qui ce « *traumatise insurmontable du siècle* » n'est pas le notre et nous rend en dernier ressort réellement débile quant à ce que veut dire être « *un survivant d'Auschwitz* », comme l'était Kertesz quand il fut épinglé « *juif* » n'ayant pas, quant à lui, une culture symboliquement enracinée dans cette religion. Le peu qu'il en dit relève juste du registre imaginaire .Mais a-t-il un autre signifiant qui lui appartiendrait en propre ? C'est sans doute aussi la question qu'il nous pose. Je n'en ai, pour ma part, pas trouvé dans ce que j'ai pu lire.

Questions : celui-ci vient-il remplacer tous les autres, les condense-t-il ou ce signifiant vient-t-il pallier au manque d'un signifiant qui le représenterait dans le champ de l'Autre(S1) et qui aurait fait retour dans le réel lors de son épinglage comme « *juif* » à l'âge de 14 ans (l'étoile jaune, tatouage sur l'avant bras, camp de concentration ..) ? C'est plutôt cette hypothèse que je retiendrai, avec ceci de paradoxale qui est que l'usage de ce signifiant qu'il « *adopterait* » pour se faire représenter par la suite dans le monde, voire avec lequel il se « *déguiserait* », avec lequel il masquerait le vide laissé par l'absence de ce signifiant, lui permettrait alors d'écrire les discours des passions et de se déplacer de l'un à l'autre. Ce S1 lui servirait de prothèse pour ce faire mais sans pour autant lui permettre d'attraper les discours qui font lien social faute de la castration symbolique, celle de la mère en tout premier où ici « *la science maternelle* » serait sans faille alors qu'à l'inverse elle peut-être pour d'autre nulle.

J'introduis ici une remarque faite par une participante au cours de mon exposé et qui me semble particulièrement fine et pertinente et la réponse que j'y ai donnée et qu'ici je fige un peu. La remarque était la suivante : « *Ce que vous dites avec ces discours des passions et de Kertesz me fait penser à ce qu'on appelle les états limites.* ». Je dois dire que je n'y avais pas pensé de cette façon et pourtant je crois que cette personne, dont je m'excuse de ne pouvoir citer le nom ici, faute de le savoir, ouvre tout un champ de réflexion qui me semble particulièrement fertile et qui permettrait de faire un sort à ces fameux états limites mais qui n'est pas non plus sans incidence pour la clinique et la façon de l'aborder.

En effet quand pose-t-on le diagnostic « *d'état limite* », en psychiatrie en particulier ? On le fait quand on se trouve dans l'impossibilité de faire un diagnostic qui en soit vraiment un, de se déterminer entre névrose et psychose. L'état limite, comme son nom l'indique est un état mais n'est pas une « *structure* », il ne dit rien du mode d'assujettissement dans la structure, celle du langage. Or les passions quel qu'elles soient mettent, quant à elles, le sujet dans un

certain état, un état passionnel, constant ou passager, où la jouissance en jeu n'est plus cadrée par la castration mais qui ne présument en rien de la structure du sujet. On pourrait dire que dans ce registre deux cas de figures sont cliniquement observables. Dans le premier cas le sujet fait « comme si » il n'y avait pas de castration, ceci du côté de la névrose, où le retrouve ici le côté menteur de ces discours. Mais la castration le névrosé sait aussi faire avec et pourra sans risque quitter l'état passionnel où il se trouve, si ce n'est le risque de perdre la jouissance en jeu mais cette perte a comme effet un apaisement radical, ce qui au niveau clinique est particulièrement repérable. Dans le deuxième cas le sujet ne peut pas faire avec la castration sans décompenser, ceci du côté de la psychose, et ces états passionnels sont, sans doute, ce qui lui permet de pouvoir s'inscrire dans une certaine forme de discours, ceux des passions et les découvrir menteurs ne peut que provoquer une catastrophe subjective. Ce serait donc à maintenir pour ce sujet le mensonge en jeu dans ces discours « comme si » c'était une vérité, ce qui est le propre d'un délire bien structuré, disons socialement understandable. Et je crois par ailleurs que l'on peut dire que ces délires sont en somme ce qui fondent les croyances névrotiques via le fantasme. Pour un sujet qui n'a pas encore trouvé les moyens de s'inscrire dans ces discours ne faudrait-il pas lui permettre de pouvoir s'y inscrire pour sortir de la débâcle psychotique ? N'est pas ce que fait Kertesz avec le signifiant juif ? C'est la question que l'on peut se poser, que je me suis posée. Donc faire l'hypothèse que les dits états limites relèvent de ce registre des passions me semble particulièrement pertinent et à retenir.

(Suite d'avant le commentaire en bleu)

Ajoutons qu'un signifiant (S1) (qui peut être tout aussi bien un énoncé) vis-à-vis duquel nous nous sentons débile, dont nous ne pouvons rien sortir qui ferait pour nous savoir quant à l'objet qui le concerne (S2 → a qui s'inscrit comme -1 dans le discours de la haine), est bien ce qui chez tout un chacun est le fondement de sa haine pour ce signifiant même et celui qu'il représente. Ceci peut s'inscrire dans le mouvement inverse mais revient au même. Celui que l'on hait on le désuppose de tout savoir. (Lacan dans *Encore*).

Mais Kertesz ne veut pas en rester là, n'ayant pas fait le choix du suicide il fait « *le pari de la vie* » (Le monde) qui s'articule dans un vouloir. Ce qu'il veut c'est, dit-il, « *Sublimer mon vécu en expérience, le transformer en savoir, et de faire de ce savoir le contenu de ma vie future* » (page 122 dans « *l'holocauste comme culture* ».). C'est par ce biais qu'il peut changer de discours dans le registre des passions. Le champ de l'expérience est celui de la science. Sublimer revient donc pour lui à se poser lui-même comme objet (a) sur lequel il a

un savoir et où disparaît alors le sujet représenté par le signifiant « *survivant* » (S barré → S1) qu'il était dans le discours de la haine qui le faisait étranger à lui-même. Cela le fait alors devenir un +1, un qui compte dans le discours de la connaissance. Il y a alors une radicale séparation entre a et « *survivant* » en S1, telle que les choses peuvent se lire dans ce discours. Il devient le connaisseur (S2) de l'objet (a) qu'il fut lui-même (S2 → a).

La question qui reste entière est de savoir si son savoir peut pour nous faire savoir ? Est-ce que notre identification, qui ne peut être qu'imaginaire, à l'objet a qu'est un survivant des camps d'extermination nous donne le moindre savoir quant à cette « *expérience* » sinon dans un débâcle imaginaire ? Car dans le registre scientifique une expérience qui fait savoir sur l'objet en cause dans l'expérience doit pouvoir être répété à l'identique par n'importe qui, à partir du savoir acquis par un autre. L'expérience peut se refaire à l'identique. Est-ce que tout le savoir énoncé par Kertesz nous fait, nous, connaisseur (discours de la science) de ce qu'est être l'objet (a) tel que les juifs ont été en position de l'être réellement. Sans aucun doute non et il faudrait être fou pour le croire. Son histoire est la sienne elle est unique, elle n'est pas non plus celle des autres survivants, le savoir en question ne vaut que pour lui pas pour les autres.

Quelle solution alors pour nous ? Il en a plusieurs. L'une consisterait à aimer passionnément Kertesz, voir le supposer s'aimer passionnément lui-même, comme « *survivant* » en écrivant le discours de l'amour (SI → S2). Il serait celui qui a le vrai savoir (S2) mis alors sur la scène, de ce que c'est d'être un survivant (S1), ici équivalent pour lui à juif, ignorant que nous sommes, d'être l'objet (a) qui répond à la demande de l'Autre (a → S barré) qui le comble et dont il fut lui réellement mis en position de l'être mais finalement ne le fut pas. On peut dire en effet que c'est bien la condition d'un survivant de ne pas avoir répondu à la demande de l'Autre qui voulait qu'il disparaisse et qui se soustrait ainsi comme objet pour sa jouissance, contrairement à ce que met en jeu le discours de l'ignorance où l'esclave ne refuse pas l'objet que l'Autre lui demande mais au contraire lui donne pour le combler. Il apparaît ici que le discours de l'ignorance s'inscrit comme envers du discours de l'amour où pourrait se lire ce dire de Lacan : le DC met de côté les choses de l'amour.

Je garde ici ce signifiant Autre de la demande mais où l'Autre en question renvoie à ce *Dieu obscur* dont fait état Lacan en ce qui concerne le nazisme et la psychose et verse l'Autre ici du côté de la Chose, du non-Autre réel. J'y reviendrai avec Médée. On peut dire qu'en survivant Kertesz c'est refusé à répondre à la demande de l'Autre, de s'en faire l'esclave, en se livrant lui-même comme objet pour sa jouissance. Il fait ainsi exister l'Autre de la demande qui semble pour lui faire défaut et éloigne ainsi l'émergence de La Chose.

La question qui se pose est de savoir si le refus évoqué est une position subjective ou tout simplement le fait du hasard. Est-on survivant d'Auschwitz parce qu'on a fait ce qu'il fallait pour l'être ? Que la réponse puisse être oui, sans doute, mais face à la machine infernale qui était en route ce oui possible semble bien pâle aux survivants pour les assurer de leur être et beaucoup de ceux qui n'en ont pas réchappé furent mis dans l'impuissance absolue d'activer ce vouloir. En ce qui concerne Kertesz le moins que l'on puisse dire c'est que par rapport à cette question il est dans un absolu doute. Et il faudrait être d'un cynisme tout aussi absolu pour croire que tous les disparus n'ont pas fait ce qu'il fallait pour rester vivants, si la réciproque peut se questionner. Bien sûr tout le monde peut avancer que se vieillissant d'un an lors de son arrivée au camp cela lui a évité d'aller directement dans une chambre à gaz mais il a fait cela comme il aurait pu faire autre chose, juste le hasard d'une rencontre lui a fait faire ce choix ayant valeur de pari, du moins pour lui, semble-t-il. On peut dire que pour pouvoir tenir sa position de « *survivant* » celle-ci ne doit pas être subjectivée sinon au prix d'une insurmontable culpabilité de l'être, que ce soit le hasard la rend plus supportable.

Donc en dehors des discours de la science, de l'ignorance, de la haine et de l'amour, l'autre solution ne serait-elle pas pour nous de consentir à faire occuper à Kertesz la place du père réel, d'Un père particulier dont nous faisons ici la rencontre, qui le poserait alors comme agent de la castration. Cela permettrait alors d'écrire le DA où dans ce discours ce n'est que comme semblant d'objet a nommé survivant($S1 \rightarrow a$) que nous pourrions nous loger, castrés du savoir de l'être ? ($S1//S2$). Nous pourrions ainsi nous dire tous « juif » mais impuissants à avoir un savoir qui répondrait de ce signifiant.

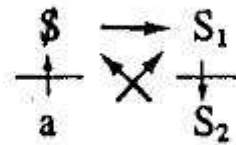
Les 3 autres discours (DM, DH, DU) ont peut aussi les faire fonctionner bien sûr mais dans l'évitement de la castration justement. Par ailleurs, maître Kertesz ne l'est pas, il le dit lui-même, il n'est qu'un témoin. Car si imaginativement Juif il l'est, le tatouage dont son corps porte une marque indélébile (réellement imaginaire) en témoignera pour lui jusqu'à sa mort, symboliquement il ne l'est pas. De la religion qui le ferait symboliquement juif il n'en a aucune trace dans le registre signifiant. Ce qui peut lui faire dire aussi bien qu'il est juif et qu'il ne l'est pas. Ce qui nous laisse un peu perplexe voire le laisse lui-même perplexe mais qui s'éclaire du passage du discours de la haine au discours du maître qui pour lui n'est pas possible.

Lui contester un savoir sur l'objet comme pourrait le faire l'hystérique, qui pourrait s'autoriser à le faire ?

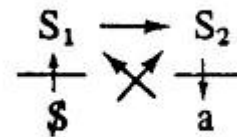
Quant à faire de son savoir sur l'objet, un savoir universitaire en oubliant son nom, cela supposerait que ce savoir là on l'est, qu'on puisse l'extraire de son témoignage. Le discours

universitaire dit Lacan met en jeu « *un savoir qui ne plus rien dire pour personne* » (Le savoir du psychanalyste p 32). Mais Kertesz n'est pas joycien, son objectif n'est pas d'occuper l'université pendant 200 ans et son angoisse est qu'avec la disparition des survivants, de la sienne, risque de tomber dans l'oubli le savoir qu'« *Auschwitz* » aurait produit. Mais sommes nous obligé de le suivre radicalement ? Après tout l'enseignement sans passion et sans déni de ce que fut le nazisme à partir des témoignages qui nous resterons des survivants disparus, dont, sans doute aucun, le vécu traumatique ne sera jamais le notre, n'est-il pas aussi un moyen pour qu'on n'oublie pas ? Avec cette question qui reste toujours ouverte : est-ce qu'un « *savant* » qui raconte ce qu'il sait sur les sauvageries de l'histoire a permis qu'un jour elles ne se reproduisent pas ? On peut en douter.

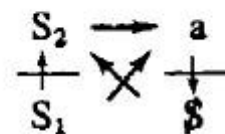
Les discours



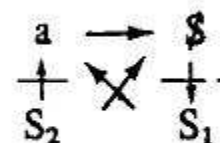
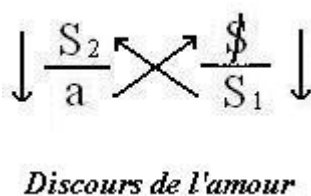
Discours de l'Hystérique



Discours du Maître



Discours de l'Université



Discours de l'Analyste